

TABLEAUX DE POLOGNE

Le Pays vu par les Écrivains français et les Peintres polonais

J. BRAFMAN

*" Et moi en qui se mêlent le sang slave et le sang latin
Je regarde ces pauvres Polonais qui rêvent aux jours lointains "*

(G. Apollinaire-Kostrowitzki)

PARIS - VARSOVIE 2010

AVANT PROPOS

Tableaux de Pologne

Le Pays vu par les Écrivains français et les Peintres Polonais

Le regard littéraire imprégnant et orientant la vision que chacun peut se faire d'une contrée, il nous a paru judicieux et opportun d'achever notre excursus dans la « Culture polonaise » par un choix d'extraits livresques se rapportant à ce pays et à ses citoyens d'hier et d'aujourd'hui. Si par le passé rares furent les écrivains français à avoir visité et/ou évoqué la Pologne, récemment, suite à la chute du « communisme », la situation s'est légèrement modifiée. Sans devenir certes un lieu de destination historique, touristique ou onirique prisé (privilegié), la région et ses habitants ont commencé à inspirer quelque peu nos chroniqueurs et littérateurs. Que ce soit pour de bonnes-amour, attirance-ou de mauvaises-haine, répulsion-raisons, ces derniers les incorporent dans des fictions, dessinant les contours d'une terre et d'un peuple contrastés : " *la Pologne ... telle qu'en elle-même* ", selon son poète C.K. Norwid (*Le Piano de Chopin*). En leurs textes on découvrira des *impressions* forcément subjectives, positives ou négatives, toutes sous-tendues à vrai dire par des jugements ou des lectures antérieurs, et susceptibles à leur tour de promouvoir des appréciations ou des opinions ultérieures.

Pour s'y retrouver et en tirer une vérité plus objective, il suffit de les croiser tous entre eux. Surgira un portrait nuancé ou varié, moins marqué idéologiquement-politiquement en tout cas, et donc davantage conforme à une réalité nationale nécessairement complexe ou plurielle. Puisqu'il s'agit cependant de littérature et non de science, il est normal que ces pages présentent un point de vue particulier qui souligne un aspect de l'histoire ou de la société polonaises. L'erreur grossière mais courante consisterait à s'arrêter à lui et à le prendre pour l'ensemble. Telles quelles, et pour autant qu'elles expriment un style, ces feuilles méritent attention. Elles traduisent somme toute l'intégration de la Pologne dans l'imaginaire européen, autrement que sur le mode doloriste qui a prévalu tout au long du XIX^e –époque de son partage- et dont la légitimité partielle a néanmoins occulté d'autres traits, moins sympathiques, de cette nation. D'aucuns voudraient pareillement attribuer tous ses malheurs contemporains au colonialisme ou impérialisme russe (soviétique), omettant que le destin d'un pays se joue d'abord à l'intérieur de lui-même et que le verdict sur les décennies écoulées est loin d'être scellé, le *tribunal historique* requérant du temps pour se prononcer sereinement et définitivement sur le passé proche.

Quoiqu'il en soit de ce dernier point, une « perspective » à la fois étrangère et parente, vu les liens étroits et lointains tissés entre nos deux peuples -un des plus remarquables auteurs d'ici, J. Potocki, écrivait en français et une massive émigration polonaise, tant manuelle qu'intellectuelle, a participé à l'essor économique et intellectuel de la France (Bergson, Apollinaire, Marie-Curie)-, ne saurait que contribuer à l'établissement d'un tableau complet ou impartial d'une société. A l'instar de toutes, celle-ci a connu ses heures de gloire mais aussi ses moments d'opprobre et ne se résume en conséquence ni à une nation « martyre », comme l'ont chanté jadis, de façon intéressée, ses artistes, ni à une nation « maudite », comme le clament actuellement, de manière également partisane (injuste), certains de ses exilés juifs ou leurs descendants. Involontairement parfois, nos prosateurs s'accordent là-dessus, leurs écrits trahissant, fût-ce au détour d'une phrase et à l'encontre de leur intention, l'autre versant de la situation polonaise. En littérature, et dans la langue en général, l'universel finit toujours par se frayer un chemin au travers des méandres du particulier.

PRÉSENTATION
LA POLOGNE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Le regard porté sur un pays, quel qu'il soit, dépend étroitement de la représentation *littéraire* dont on dispose, toute perception renvoyant à une « conception » (signification) qui délimite par avance le cadre du « visible ». S'agissant de la Pologne, les Lettres françaises nous ont sensibilisés au destin de cet État et à sa lutte pour la Liberté - " la Pologne torturée " (V. Hugo, *Actes et Paroles* 21/01/1862) ; " *La Pologne Martyr* " (J. Michelet, 1863). Les auteurs du XIX^e siècle en particulier ont chanté les « malheurs » et l'héroïsme sublime du peuple polonais : vide le recueil de L.-F. Rouquette, *La Pologne et nous. L'amitié polonaise dans notre littérature* (Paris 1919) et la succincte monographie critique de H. Guillemain, *Les écrivains français et la Pologne* (Genève 1945). Sans récuser entièrement cette interprétation exclusivement socio-politique, l'on voudrait élargir un peu le champ de vision et inciter à la découverte d'une contrée que peu de nos écrivains ont visitée jusqu'à une date récente. Les rares à y avoir séjourné n'en ont souvent rapporté qu'une image documentaire (factuelle), tels J.-F. Regnard, Bernardin de Saint-Pierre (*Voyage de Pologne*) et Fortia de Piles (*Voyage de deux Français dans le Nord de l'Europe*) aux XVII^e XVIII^e ; ou de simples annotations comme Jacques Boucher de Perthes (*Voyage en Russie*) au XIX^e ; voire des remarques partielles, ainsi M. Martin Du Gard au XX^e (*Premières visites à l'Europe*, Paris 1928). Malgré leurs liens historiques, linguistiques et affectifs, nonobstant des désaccords diplomatiques sporadiques, -l'Hymne polonais ne loue-t-il pas Bonaparte et J. Potocki (1761-1815) n'a-t-il pas rédigé son œuvre en français ?-, la Pologne -" pour la Pologne je donnerais tout ;" (J.-B. Colbert in Madame de Sévigné, *Lettres*, 29/12/1664), " une France " du Nord (J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Préface de 1863)-, demeure encore pour les Français *terra incognita*, sise "Nulle Part" (Jarry, *Ubu Roi*) ou pareille au mystérieux *Moulin de Pologne* (Giono). On ne regrettera jamais assez la rencontre manquée entre Rousseau et une société pour laquelle il avait consigné, à sa demande et en vain, un projet de Réforme institutionnelle : *Considérations sur le gouvernement de Pologne*. A défaut de pouvoir suppléer le style et talent de celui-ci, nous avons sélectionné quelques écrits évoquant des lieux, des scènes et des personnages en deçà du Niemen, par opposition aux «Niemcy» : Allemands (Teutons) en polonais.

La tâche fut aisée et ardue à la fois. Facile, car la littérature française consacrée à ce Pays n'est guère prolix, ce dernier ne formant point, pour les artistes, une destination touristique et / ou imaginaire de prédilection, contrairement à l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, la Grèce, l'Égypte ; difficile, car du peu de textes significatifs sur les sites et les gens des bords de la Vistule, il convenait de retrancher ceux qui étaient animés par une intention didactique ou idéologique, fort discutable, notre propos demeurant délibérément impressionniste / poétique. D'où les dimensions passablement restreintes de notre *Anthologie* (Florilège) que l'on pourra prolonger à loisir en consultant soit F. Rosset, *L'Arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française* (Paris 1996) ou A. Nieuważny et Ch. Laforest, *De tout temps amis. Cinq siècles de relations franco-polonaises* (Paris 2004) ou bien W.M. Malinowski et J. Styczyński, *La Pologne et les Polonais dans la Littérature française* (Paris 2008). Il nous suffit de donner l'envie de parcourir un sol et une culture auxquels tant de souvenirs nous rattachent, afin d'éviter qu'à la longue tragédie polonaise de jadis ne succèdent aujourd'hui la méconnaissance ou, pire, l'oubli. Aussi on lira cette compilation comme une *Invitation*, peu ou prou lyrique, au *Voyage* en Pologne et en son Âme. Elle débutera par des vers d'Apollinaire (*OUVERTURE*), et se divisera en dix parties : l'évocation de son partage par Claudel (I-PASSÉ) ; un panorama du territoire d'antan (II-PAYSAGE) ; une ancienne promenade dans les hauts-lieux de sa culture (III- VILLES) ; un aperçu de ses hommes (IV- HABITANTS) ; une célébration de ses grandes figures (V- HOMMAGE) ; un écho de ses poètes (VI- VOIX DES POÈTES) ; un mot sur l'émigration polonaise (VII-POLONIA) ; la traversée moderne d'une région en devenir (VIII-PÉRIPLÉS) ; le rappel d'un moment sombre de l'Histoire (IX-RETOUR AU PASSÉ) ; pour s'achever par les strophes d'un littérateur lithuanien écrivant notre langue, O. V. de L. MIŁOSZ (X- FINALE). En annexes nous reproduisons la traduction de trois exilés du XIX^e en France (Mickiewicz, Słowacki, Norwid).

Et si l'Invitation baudelairienne compose une Rêverie autour de la Peinture hollandaise, la nôtre se voudrait, toutes proportions gardées bien sûr, un songe sur l'art pictural polonais, totalement ou presque, ignoré à l'étranger. Partant tout texte sera accompagné d'un tableau dont il constituerait la légende, nulle image ne parlant d'elle-même, le *Sens* ne commençant qu'avec le Langage : notre titre **TABLEAUX DE POLOGNE** doit donc s'entendre de façon quasi livresque et en contrepoint à l'Autoportrait des Polonais : *Polaków portret własny*, M. Rostworowski (79-83). A chacun de retrouver, dans son périple, telle émotion liée à une réminiscence *littéraire* et du coup de visiter une Pologne plus réelle (vraie) que le pays dit réel (quotidien), souvent décevant ou irritant pour un observateur occidental : " la contrée est triste et monotone, le peuple ignorant et paresseux " (Mme de Staël, *Dix années d'exil* II. 8., 1818) -cf. H. Renan, *Souvenirs et Impressions*, 1842-47 et P. Pachet, *Le Voyageur d'Occident, Pologne octobre 1980-*, sauf pour un officiel (P. Francastel, *La Pologne pittoresque*, 34) ou une adulatrice (R. Bailly, *Au cœur de la Pologne*, 36). Il ne sera en effet ici question que d'une Pologne onirique voire transfigurée, celle des " *jours lointains* " (Apollinaire) -" la Pologne immense, à la fois si proche et si lointaine " (G. Simenon, *Europe* 33 III. in *Mes Apprentissages*, 2001). N'est-ce pas ainsi du reste, via la Littérature, que se révèle le fond ou la signification des choses et des êtres ? En regard de celui-ci, les mauvaises relations franco-polonaises présentes apparaîtront pour ce qu'elles sont : une péripétie historique parmi d'autres, qui ne saurait entamer l'essentiel, le Dialogue « culturel » privilégié que nos deux nations se sont toujours ingénié à sauvegarder, grâce aux Lettres précisément.

OUVERTURE

LE CRI

Et moi en qui se mêlent le sang slave et le sang latin
Je regarde ces pauvres Polonais qui rêvent aux jours lointains

Aux jours où la Pologne était un grand royaume
On y cultivait les lettres, on y formait des hommes

La Pologne était la sœur cadette de la France
La Pologne aujourd'hui n'est plus qu'une espérance
.....

(G. Apollinaire-Kostrowitzki, Brouillon de *Zone*, 1912)

I- PASSÉ

CANTIQUE DE LA POLOGNE

*Entre l'Orient et l'Occident, là où les eaux se partagent sans pente,
Au centre de l'Europe il y a un peuple divisé.
Ni la nature ne lui a donné de frontières, ni la naissance de roi, et c'est
l'homme seul qui le limite de tous côtés :
Mais ils avaient envahi leur terre comme une céréale.
Et ses voisins se le sont partagé en trois parts, comme si, quand le vent souffle,
les bornes et les poteaux
Empêchaient la moisson d'onduler d'un bout à l'autre et cette mer prisonnière
de ses racines !
Au centre de trois peuples il y a un peuple submergé.
Dieu l'a voulu ainsi afin qu'entre l'Est et l'Ouest, entre l'hérésie et le schisme,
là où l'Europe s'arrache en trois morceaux,
Il y ait un sacrifice perpétuel et un peuple selon son cœur :
Et le nom même de la Pologne n'est pas retrouvé sur la carte.*

.....

(P. Claudel, *Cantique du peuple divisé*, 1913)

II-PAYSAGE

EAUX

Le Dniepr, depuis sa source jusqu'à son embouchure, sur 8 degrés en latitude, reçoit de Pologne et de Moscovie un grand nombre de rivières, toutes très lentes. Celles qu'il reçoit de la Pologne ont leurs sources dans le voisinage, et sur le même plateau que les sources des autres rivières qui arrosent le reste de la Pologne. Toutes ces rivières conduisent lentement leurs eaux dans la Vistule ou à la mer ; la Vistule elle-même est appelée *pareseuse* vers son embouchure. Ovide admirait l'extrême lenteur du Dniestr, tout rapproché qu'il est des montagnes : *nullo tardior omne Tyra*. Le peu de pente de toutes les eaux qui fécondent la Pologne et vont se perdre dans la mer Noire et la Baltique prouve bien que leurs lits ne sont guère plus élevés que ces mers. Les campagnes sont presque au niveau des rivières, en sorte qu'il serait facile de communiquer d'une mer à l'autre par des canaux sans écluses. Un particulier a déjà entrepris et exécuté ce projet en Lituanie. Le pays est si plat que les habitants n'ont pas de terme dans leur langue pour signifier monter, descendre, montagne, coteau, colline, vallon, vallée : toutes ces idées sont représentées par deux mots, *góra, dól*, haut et bas. Ainsi, pour peu que les deux mers sortissent de leurs limites actuelles, elles s'empareraient sans effort de la Pologne ; et supposer cette conquête, c'est leur accorder un très vaste empire, c'est réunir la mer d'Allemagne à la Baltique, par les duchés de Bremen, de Lunebourg, de Meklenbourg, par le Brandebourg et la Poméranie ; à la mer Noire, par la Prusse, la Pologne et la Russie ; à la mer d'Archangel, par la Livonie, les lacs de Lagoda et Onéga et ceux de la Finlande ; à la mer Caspienne, par les Steps du Cuban et d'Astracan : n'est-ce pas là l'état où les anciens géographes nous représentaient cette partie du globe ? Ptolémée regarde la Scandinavie comme une île ; Strabon prend la mer Caspienne pour un golfe de l'Océan, dont il couvre toute la contrée septentrionale de l'Europe au-delà de l'Elbe et du 50^e. Si cet état n'était pas tel du temps de ces géographes, il ne les a pas précédés de beaucoup.

(...)

TERRE

La nature a refusé à la Pologne ces tableaux magnifiques, ces vues pittoresques qui ravissent l'âme du peintre et du poète. L'agréable variété des montagnes et des vallées ne se présente pas aux regards attentifs du voyageur : il ne verra pas des monts couronnés de beaux feuillages s'élever sur les bords d'une prairie émaillée de fleurs, dont l'éclat est animé par l'onde bruyante d'un ruisseau argenté. Les forêts, tristes et marécageuses, sont inaccessibles aux douces rêveries ; écho n'y répète point la voix du chasseur ; le gazon, toujours sale et humide, refuse un lit aux membres fatigués : tous les sentiments cèdent aux sensations douloureuses causées par l'aiguillon de mille insectes dont le bourdonnement rompt seul le silence des bois. Le soleil ouvre sans bruit les portes de l'Orient, et conduit de même son char éclatant : les habitants de l'air semblent seuls reconnaître ses bienfaits et lui rendre hommage. La campagne ne retentit ni du son du cor ni des cris, ou du chant ou du fouet du charretier, ni du murmure des eaux ; les nymphes conduisent sourdement leurs eaux dans le sein de la vieille Thétis ; Pan, couvert de stériles roseaux, dispute l'empire à la bonne Cérès ; Flore même y languit et n'a pas de parfum ; le berger n'égaye pas sa bergère par les accents de son pipeau rustique. Quelques troupeaux errent en petit nombre, sans pâturage qui les engraisse, sans ombrage qui les mette à l'abri des ardeurs de la canicule, sans pasteur qui les guide et les défende contre la dent meurtrière des loups. On dirait que l'esclavage enchaîne tous les mouvements, et couvre la plaine d'un morne silence.

La campagne ne présente en été qu'un horizon uniforme, des champs incultes, d'autres mal cultivés, des eaux stagnantes et des forêts, et n'offre à ses habitants que les fruits de première nécessité. Cette saison faite pour les voyages, les transports du commerce et les promenades, les rend impraticables ou d'une incommodité extrême. Sur des chemins que l'habitude seule peut faire reconnaître, le cocher voit à peine ses chevaux à travers les tourbillons de poussière qu'ils élèvent, est arrêté dans la profondeur d'un sable mouvant, ou dans des boues épaisses, ou sur les fascines pourries jetées sur les marais dont les chemins sont sans cesse entrecoupés. Si le soleil vous brûle, ou si la pluie vous menace, vous ne trouverez ni village, ni arbre, ni buisson pour vous abriter, ni eau pure pour vous désaltérer. Il faut attendre l'hiver pour voyager ou faire des promenades ; rien n'arrête alors un traîneau qui passe sans obstacles à travers les champs, les rivières, les lacs et les marais. Le froid redouble l'activité des chevaux ; celui qui employait dix heures pour faire six milles d'Allemagne, les fait en deux heures, et quelquefois en une. Cette saison qui dépouille la terre de ses ornements et le ciel de son éclat, n'est pas dépourvue de beautés : elle offre des avantages et des plaisirs qu'on ne trouve que dans le Nord. Dès que les aquilons ont durci cette surface si mouvante, si fangeuse, la neige la couvre, depuis le Scorpion jusqu'au Bélier, d'un tapis d'une blancheur éblouissante ; le soleil en renforce l'éclat de ses plus purs rayons ; les brillants des astres, les feux variés des aurores boréales réfléchissent leur lumière colorée sur les parcelles étoilées de la neige : alors le commerce et les travaux se raniment ; les amis se visitent, le cultivateur retire ses fourrages, le propriétaire transporte ses denrées, les forêts gémissent sous la cognée du bûcheron, la campagne retentit du cornet des chasseurs ; on négocie les affaires, et les États se rassemblent. L'homme ne se traîne plus, il glisse sur une mer glacée qu'il parcourt en tout sens avec une célérité incroyable : une multitude de traîneaux que le plaisir ou le faste réunit, s'élance comme autant de vaisseaux sur la plaine ; le traîneau, malgré sa rapidité, paraît fixé au point de contact de deux circonférences égales et excentriques sur lesquelles l'horizon semble tourner.

C'est un spectacle amusant pour celui qui est traîné et qui se croit immobile, de voir les arbres à droite et à gauche jouter entre eux, accourir les uns contre les autres, se joindre, se surpasser comme des cavaliers dans un tournoi ; mais si l'attention se repose ensuite sur les traîneaux, c'est un autre spectacle ; leur course ressemble au vol ; chacun paraît animé du beau feu de l'émulation ; les guides cherchent à l'envi à se surpasser ; l'un s'efforce de devancer l'autre qui est sur ses gardes ; il profite du moment où il croit son émulation éteinte, pour servir la noble ambition de son coursier, se porter comme un trait devant son émule surpris ; mais le nouveau Phaéton, dont l'expérience n'égale pas toujours l'ardeur, tourne trop court, fait une culbute, va mordre la neige par une tangente loin de son char, et donner à rire à ses dépens. Quelquefois le cortège pénètre des bois enchantés, non par le pouvoir magique d'une fée, mais par l'effet combiné du dégel, de la neige et du calme de l'air. L'arbre rendu humide par le dégel, avait reçu sur toute sa surface les flocons larges d'une neige paisible, s'en était formé une nouvelle écorce, et presque des feuilles ; il pliait ses branches sous le poids de ses ornements, et les entrelaçant avec celles de ses voisins, présentait partout des berceaux argentés et fleuris au-dessus d'un tapis de la plus éclatante blancheur. Les jeunes pins, ornés de même, ressemblaient à de superbes houppes qui bordaient les avenues ; le soleil mêlant la douceur de ses rayons, ajoutait un éclat imposant à la richesse de ces productions. L'œil étonné attribuerait à l'art une si grande magnificence, si l'esprit l'en croyait capable. Ces spectacles, plus ravissants que je ne puis les décrire, ne s'achètent pas ; ils s'élèvent sous les yeux, ils suppléent à la vue des décorations des villes, et l'emportent infiniment sur l'aspect de ces élégantes masses de pierre bien ordonnées, bien symétrisées, entassées les unes près des autres, qui ne laissent apercevoir du ciel que le zénith, et de la terre que quelques toises de pavés.

(H. Vautrin, *L'Observateur en Pologne*, 1807)

VILLAGES

Nous arrivons dans les provinces qui ont appartenu jadis à Pologne, et il semble qu'on entre tout à coup dans une autre zone. A la place des maigres bruyères des plaines arides et fangeuses, voici un sol ferme et riche : des enclos remplis d'arbres fruitiers, des champs où le blé doré ondoie aux rayons du soleil.

(...)

A mesure qu'on s'avance vers le centre de la Pologne, la route devient plus animée, le pays plus riche et plus peuplé. Bientôt les chênes majestueux succèdent aux bouleux chétifs ; les épis d'orge et de blé, l'herbe des prairies couvrent la surface du sol ; des collines ondulantes, des bois mélangés de diverses nuances de verdure donnent à tout instant au paysage un caractère nouveau, un aspect pittoresque. Par malheur, en même temps que cette Pologne s'offrait à nous, si féconde et si belle, il fallait passer par ces malheureuses cabanes où les paysans gémissent dans la douleur héréditaire de l'indigence et, ce qui est pis encore, il fallait traverser les villages de Juifs. J'avais déjà souvent entendu parler de l'aspect hideux de ces villages, mais l'idée que je m'en faisais était encore loin de la réalité, et je ne sais à quoi les comparer pour en donner une juste idée. C'est plus misérable que les cabanes en lave des pêcheurs islandais, plus sale, en vérité, que les tentes des Lapons. Je vois encore ces frêles maisons en planches, éclairées, par quelques vitres, partagées en soupentes, coupées par des cloisons où des familles entières s'entassaient à l'étroit dans un air méphitique, ces ruisseaux fangeux où des enfants à moitié nus barbotent comme des animaux immondes, ces rues où l'on ne rencontre que des hommes et des femmes en haillons regardant d'un air hébété le voyageur qui passe, ou se pressant à ses côtés pour exercer sur lui les ruses d'un mesquin trafic.

(X. Marmier, *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, 1843)

III-VILLES

Un soir quitter Berlin, le lendemain s'éveiller en Pologne, et à travers la vitre regarder le pays nouveau, cela procure d'étranges impressions. Depuis Berlin, depuis Magdebourg, je dirais même depuis le Rhin, le pays ne change guère : c'est la même planitude, le même sol pauvre, les mêmes sapins alternant avec les mêmes cultures, parfois la même inculture ; le même ciel lumineux sans éclat, le même monde enfin. Pourtant, ici, un autre monde. Qu'est-ce qui a changé ? Nullement les choses, il faut donc que ce soit l'homme, une différence de son activité, de cette imprégnation qui va si forte de lui aux choses. Je roulais dans la nuit quand j'ai traversé cette partie de la Pologne qui avant les traités était allemande, et la marque allemande, me dit-on, y est forte. Ce que je découvre et regarde ce matin, c'est cette autre partie de la Pologne qui était russe, sans doute c'est la marque russe qui est restée. A moins que ce ne soit la Pologne même, la marque d'un terroir et d'un génie slaves.

Dès qu'un bois de sapins commence en Allemagne, on aperçoit, sur le sol du sous-bois, le quadrillé des chemins d'exploitation, inévitables et réglés comme des galons d'uniforme. Mais un bois de sapins, en Pologne, commence-t-il, finit-il ? Les troncs s'espacent, l'herbe gagne, trois vaches passent, une femme attachée à leurs pas. Est-ce un bois, est-ce un pré, est-ce la fin d'un bois, le commencement d'un pré ? *Finir* et *commencer*, notions précises dont un occidental doit un peu penser à se défaire. Où sont les villages ? Du moins les maisons sont nombreuses, basses demeures paysannes. On ne voit qu'elles. L'habitation bourgeoise, la gentilhommière, si fréquentes chez nous, ici n'existent guère, ne pèsent pas dans le paysage. Çà et là, un clocher, très élevé, pique vers le ciel. La paroisse catholique a été le refuge, le lien sacré de ces populations asservies, et elles en ont dressé la pointe aussi haut qu'elles ont pu. D'humbles demeures, des églises, le regard ne voit rien autre. Et les êtres ? Les voici, ils peuplent les champs, où ne règne pas ce vide qui donne un caractère tragique à nos campagnes françaises. Trois vaches, une femme. Souvent encore, une vache, une femme, formant un couple misérable. Et les oies : par vingt, par trente, le cou tendu et le bec fier, elles vont, quelque enfant, fille ou garçon, suivant la bande. Parfois, sur de vastes espaces (sans doute des communaux), cette faune bigarrée, tant l'animale que l'humaine, les vaches, les chevaux, les chèvres, les oies, fouillant l'herbe, errant à l'aventure, et les femmes, les garçons et les filles tricotant, chantant ou causant ou rêvant, forment une sorte d'immense ménage épars, et la cigogne, dressée sur ses longues et prudentes pattes, peu farouche, ne refuse pas de s'y mêler. Tous, gardiens et gardiennes, pieds nus. Misère, pense l'occidental. Mais non, c'est plus simple : les pieds sont faits pour la terre comme les mains pour l'outil, les lèvres pour l'air, l'eau, la nourriture. *Travailler pieds nus*, pour un Polonais cela a le même sens que pour nous *travailler en manches de chemise*, ou, pour parler à la toulousaine, *mettre bas la veste*.

Voici une ville, une grande ville de travail et d'industrie ; son nom se lit en grosses lettres : Lodz. Sur une voie descendante, marche un homme vêtu d'une sombre houppelande et coiffé d'un bonnet noirâtre ; il rencontre un homme vêtu comme lui ; court arrêt, échange de paroles : ce sont deux Juifs. Ici prévalent des attractions nouvelles, plus fortes que toute loi administrative : les hommes se soumettent aux rites, se groupent ou se séparent selon la règle et le langage des ancêtres.

VARSOVIE

Lodz s'est éloigné, la campagne a repris, cette vraie nature où il n'y a pas de chemins, mais des pistes; pas de limites, mais des confins ; où il y a une tristesse des choses, des arbres même, du pin sombre et du bouleau pleureur, plus pleureur qu'on ne le voit chez nous, où l'immense se lie à l'incertain. Quatre femmes qui travaillent courbées se relèvent à notre passage : jambes nues, vêtues d'une sorte de bure, chacune portant, serré autour de la tête, un mouchoir rouge, et le long châle tenu serré moulant le corps. La couleur vive annonce l'Orient, le châle évoque l'antique, et il y a une grandeur dans le groupe un instant formé par ces quatre femmes drapées.

Varsovie : un million d'êtres, Juifs et Polonais mêlés ; aux uns le commerce, aux autres les travaux, et tout cela étalé sur une rive de la Vistule, dans un dédale de rues poussées en désordre : une vieille place, un quartier juif, une église du XV^e siècle ; mais tout cela compte peu dans l'ensemble, Varsovie est jeune. Les deux cités historiques de la Pologne sont Cracovie la galicienne et Vilno la lithuanienne. A mi-distance entre elles deux, les rois de Pologne au XVIII^e siècle ont choisi Varsovie pour demeure. Aussitôt sont venus les grands nobles et les marchands, les marchands avec leurs marchandises, et les grands nobles, les Potocki, les Radziwill, les Czartoriski, bâtissant leurs palais, dessinant leurs jardins. Ainsi Varsovie, située au carrefour de deux grandes routes de l'Europe orientale, l'une fluviale, la Vistule, l'autre terrienne, qui va de Berlin à Moscou, est devenue ville capitale. Mais son bonheur a été court ; les désastres de la patrie, presque aussitôt survenus, l'ont étouffée. Les Russes l'ont administrée sans goût, sans attention, parfois même attentifs à la dégrader, l'humilier. En un siècle, ils n'y ont construit qu'un monument, une colossale église orthodoxe, défigurant ainsi une de ses belles places, l'écrasant sous les dômes d'or. C'était une insolence. Varsovie est toute catholique : imaginez un vainqueur musulman construisant une mosquée sur la place Vendôme. Les Polonais ont démoli l'église des Russes, et Varsovie monumentale est redevenue tout entière une installation royale et noble du XVIII^e siècle, reconnaissable à travers l'anarchie de la cité industrielle et marchande de notre siècle, assez belle encore pour lui imprimer un lointain caractère.

Les palais de l'Ecole militaire, l'Université, se succèdent au faite des hauteurs modérées qui dominent la Vistule. En arrière de l'ancienne résidence royale, on voit les baraquements naguère dressés pour les cosaques : ils y étaient moins logés que cantonnés, guerriers nomades campés dans un pays étranger. Jadis, les demeures étaient reliées au fleuve par des jardins, c'était une disposition heureuse. Mais les Russes ont permis qu'elle fût abîmée par des faubourgs, des entrepôts, et les ombrages ne subsistent plus que par lambeaux sur les pentes qu'ils couvrent encore. Vers les limites de la ville, ils s'élargissent. Là les derniers rois polonais avaient voulu avoir, à la mode du siècle, leur Trianon-sous-bois, qui est aujourd'hui un des charmes de Varsovie. Les belles résidences intimes et princières, les eaux, le théâtre à l'ancienne, la composition des pierres et des arbres, des ombrages, célèbrent en un silencieux langage une civilisation qui n'est pas entièrement perdue, puisqu'une nombreuse jeunesse (qu'elle est nombreuse ici !) rêvant, lisant ou causant sur les bancs, la connaît aujourd'hui même, à son insu peut-être, et la respire.

Le dernier de ces palais est une construction fort simple, d'un style classique et militaire, portant la marque des temps napoléoniens ; c'est la maison du Belvédère, fameuse en Pologne à cause de Pilsudski qui l'habite.

(...)

VILNO

On voudrait que j'aie à Gdnya, ce grand port construit en dix ans. Mais que verrais-je là-bas ? Des travaux publics, des lieux de ciment armé, orgueil des jeunes peuples communistes ou fascistes. Je résiste, je me détourne, je veux aller vers ces frontières qui donnent tant à penser. Enfants, nous tracions sur nos cartes, tout au long de l'Oural, une ligne rouge qui terminait l'Europe, qui séparait la Russie qui était d'Asie de l'autre qui était d'Europe. Aujourd'hui cette ligne a disparu, comme les deux Russies ; il n'y a plus qu'une Soviétie immense, et la ligne frontière de cette sixième partie du monde se trouve reportée vers cette ligne qui va de la Baltique aux bouches du Danube. Vraie frontière, d'ailleurs ; depuis des siècles elle sépare les langues, les croyances, l'Eglise orthodoxe de toutes les églises d'Occident ; elle sépare les climats même : ici la mince Europe s'élargit, échappe aux mers qui l'enserraient, à leurs brumes, à leur tiédeur, et devient extrême en tout, pour le froid et la chaleur. Tout concourt à la séparation des peuples.

Vilno d'abord, ou Vilna, selon les orthographes ; mais pour un Polonais, c'est Vilno. Tout là-haut sur un sol ingrat, et la désolation nordique ajoute à la maigreur des végétations, à la pauvreté des êtres, sa tristesse infinie. Vilno, ses églises, son Université, ses demeures ; soudain on rencontre ce petit monde orné et cultivé. On s'étonne, pourquoi cette germination ? Chartres en Beauce n'étonne pas ; sa cathédrale est la paroisse légitime d'un immense pays qui la prépare et qu'elle achève, consacre. Mais ce Vilno, pourquoi ici, et non ailleurs ? C'est une question, un *pourquoi* qui souvent viennent à l'esprit dans cette plaine où l'esprit, comme la vue se trouble, où cèdent nos notions de l'espace et du temps, du demain ou de l'après-demain, de l'*ici* ou du *là*. Or, pourquoi ici et non ailleurs, cette Vilno qui découvre soudain un agrément, une beauté ?

C'est sans doute la frontière qui explique la ville : il fallait un centre à la noblesse guerrière qui gardait le pays ; aux missionnaires qui venaient défendre la foi, la prêcher aux infidèles, aux païens obstinés du XIII^e siècle : le centre fut Vilno. Maisons nobles, couvents, églises, et l'Université elle-même une sorte de couvent, cloîtres et cours entourant une église, dont la façade est dessinée dans un style italien tout à fait agréable, tel est Vilno, le poste le plus avancé de la vieille Europe chevaleresque, savante et chrétienne. Tout cela brillant, clair, une petite Moscou catholique construite à l'italienne, et qui montre fièrement aux icônes de Byzance ses saints vêtus de rouge et d'indigo, festonnés ou caparaçonnés d'or, ce brillant carnaval espagnol dont les jésuites, ici toujours actifs comme à toutes les frontières, à tous les points exposés de la catholicité, ont égayé les églises de la Pologne. La piété est vive, visible comme à Naples, mais attentive et silencieuse comme à Naples on ne l'a jamais vue. Quel spectacle, cette rue consacrée qui mène vers cette Madone, cette image révéérée au loin pour ses miracles. Elle monte, un passage voûté la termine, et, sur la voûte, l'étroite chapelle où l'image est montrée. Disons plutôt la niche vitrée, car la chapelle c'est la rue. Les hommes y avancent tête nue, les femmes s'y agenouillent, et les Juifs, dont tout contre c'est le quartier, l'évitent.

Une colline domine la ville, au faite de laquelle sont dressées trois hautes croix en pierre : elles commémorent le martyr des missionnaires franciscains qui, au XIII^e siècle, furent massacrés là-haut par les païens. Ces croix, jadis de bois, les Russes les avaient abattues : elles étaient catholiques et leur déplaisaient. Les Polonais les ont relevées, les ont rendues fortes, indestructibles, portant défi à l'autre église, et les trois silhouettes se détachent, se découpent tragiquement en plein ciel.

Cette Vilno, on la sent posée sur une rive, toute enveloppée par un élément inconnu qui la presse, la menace, mais aussi l'enrichit d'alliages inattendus. C'est le décor d'un culte méditerranéen, c'est la piété d'un peuple slave. Tout cela produit une surprise, un charme et un attachement. Ainsi, dans une roseraie proche de la mer, le vent mêle à l'odeur des fleurs terriennes celle des algues. Et l'un des génies dont la présence introduit ici tant d'imprévu, de grâce, de richesse, c'est, n'en doutons pas, celui de l'Italie. On ne l'attendait pas, on le retrouve, et une fois de plus, se souvenant d'autres voyages, on admire et remercie sa fécondité généreuse. Comme ils ont travaillé dans cette Europe orientale, les artisans lombards, toscans, napolitains du XVIII^e siècle ! C'était une marche barbare, ils l'ont décorée, embellie ...

Et soudain, j'admire ce français qu'ici j'entends sur tant de lèvres. Je ne m'en avisais pas, je l'acceptais avec indifférence, comme on prend un bien prodigué. Qu'il est rapide, exact et pur ! Il a la grâce du passé dont il vient, c'est au XVIII^e siècle que la Pologne a appris notre langue en même temps qu'une politesse que nous ne savons plus, et elle les garde toutes deux telles qu'elle les a apprises. C'est fini d'ailleurs. Que de choses finissent ! En ce moment même, sous nos yeux, sans avoir connu de déclin, le français tombe. Nous avons autour de nous, sur ce balcon, des enfants : deux garçons, une fille. Avec des yeux vifs, attentifs, ils écoutent la conversation des aînés ; ils comprennent, ne perdent pas un mot de ce qui se dit dans cette langue dont si souvent on use devant eux, mais ils se taisent. Ils ne savent pas, ils ne sauront jamais le français comme le savent leurs aînés. Ils font leurs études au lycée de Vilno, et c'est en classe, où on apprend si mal, qu'ils apprennent notre langue. Leurs parents, c'était tout autre chose : ils étaient élevés chez eux par des institutrices françaises, anglaises, allemandes ; la Française presque toujours venant d'abord. Parmi ces femmes enseignantes, il s'en trouvait de vraiment intelligentes, affinées par la solitude, l'exil, et qui donnaient beaucoup à leurs élèves, les marquaient, quelque Henriette Renan, quelque Athanaïs Michelet. On était loin de l'école unique alors, et c'est bien l'école unique qui, par toute l'Europe prévaut.

Aujourd'hui les enfants, se désintéressant du savoir livresque dont on les bourre, se font boy-scouts, campent dans les bois au bord des étangs lithuaniens, cultivent entre eux les instincts, l'honneur barbare, et cette grande fille qui lèvres closes nous écoute, tout à l'heure je la voyais galoper à califourchon, sur les routes, jambes nues sur son cheval qu'elle nourrit, selle et desselle elle-même. Sera-t-elle une émule de M^{me} du Deffand, cette jeune compagne de Diane chasseresse ? Ce serait étonnant, mais chaque génération a son style et ses joies ! Il restera ceci, à notre gloire, que tant qu'aura duré l'ancienne Europe cultivée, c'est en français qu'elle aura causé, qu'elle aura dit ou pensé tout bas, ses plus hautes, ses plus intimes et plus fines pensées.

(...)

CRACOVIE

C'est ici qu'il faut enfin penser à la Pologne, ici dans cette ville qui est loin vers le sud, tout au bout de la plaine, adossée aux pays montagneux d'où elle reçoit appui, solidité. Cette plaine de l'Europe orientale est terrible. Les vents y courent, rien ne s'y fixe, et dès qu'on y pose le regard, on décèle cette houle inapaisée des peuples. Varsovie est un campement de fonctionnaires et de marchands. Vilno a meilleur style, le prêtre et le savant y tiennent cour avec le prince. Tout de même Vilno n'est qu'un fêtu, à la merci d'un flot. Mais Cracovie, guère plus nombreuse que Vilno, est une ville, et mieux encore - une cité.

Il y a eu un moyen âge à Cracovie, et cela fait beaucoup. Hors les limites du monde romain, de la chrétienté du XIII^e siècle, l'Europe et la civilisation même sont incertaines. Oxford, Hambourg, Prague et Cracovie sont des cités, parce que leurs racines datent du moyen âge ; mais Berlin et Varsovie ne sont que des villes : c'est peu de chose ; Berlin et Varsovie n'agglomèrent que des foules et ne méritent pas le nom de cité.

Mais dès que le voyageur occidental approche de Cracovie, dès qu'il a passé la barbacane et franchi la porte des anciens remparts, il se sent repris et protégé. Il connaît le vieil et gai tapage que font les sabots des chevaux sur les dalles, car ce sont ces mêmes dalles, ce même tapage qui l'ont accueilli dans Florence ou Padoue. Et quand il débouche sur le Rinek, la grand'place fière de son beffroi, de sa halle marchande et de ses églises, le voyageur français, ou rhénan, toscan, anglais peu importe, reconnaît tout ce qu'il voit : les cités de son pays, d'Arras à Sienne, ont toutes pour centre une place qui a les traits qu'on voit ici. Les princes polonais du XIII^e, du XIV^e siècle, ont construit Cracovie avec des hommes, des idées, des matériaux d'Europe, des bourgeois appelés d'Allemagne, des Juifs appelés d'Espagne ; et la mixture était bonne, car malgré la pesée des siècles, rien n'a fléchi. Cracovie, comme toute la Pologne, a été prise dans les partages, mais l'Autrichien l'a respectée, et, dans son Université (non pas plus vénérable que celle de Vilno, mais plus heureuse) l'enseignement a toujours été donné en polonais. La puissance polonaise, au XIII^e siècle, était partie de Cracovie pour s'étendre jusqu'à la Baltique et jusqu'à Kief ; au XIX^e siècle, elle s'y est recueillie et gardée.

La Pologne a tenu, dans la très ancienne histoire de l'Europe, un rôle éminent dont les actes remplissent la chronique de Cracovie : elle a fait front contre les Mongols, elle a reçu leurs charges, arrêté leurs assauts. Tels ils étaient partis des steppes de Dzungarie, tels ils arrivaient aux Carpathes. La citadelle de Cracovie, le Wawel, forte butte qui, logée dans une bouche de la Vistule, porte, comme une couronne formidable, l'église, l'arsenal, la résidence des rois, a été la place d'armes de ces guerres. Le monument le plus antique et le plus respecté de la ville est une humble chapelle, qui date du X^e siècle, et qui était sans doute le seul édifice de pierre de la bourgade primitive ; seule elle a échappé aux destructions des grandes incursions qui sévirent vers la fin du XI^e siècle, le peuple la vénère à cause de l'épreuve qu'elle a traversée et il y va toujours prier. Sur le beffroi de la grand'place, d'heure en heure s'élève une sonnerie de clairon, une lente mélodie accentuée par le cuivre, soudain interrompue sur une note haute : c'est l'appel du veilleur qui surveille la plaine et rassure les habitants en claironnant sa vigilance. Et cette dernière note, si singulière, la tradition l'explique : un veilleur, certain jour, eut la gorge percée d'une flèche pendant qu'il claironnait, et la sonnerie, en mémoire de son sacrifice, fut dès lors arrêtée sur la note qu'il avait émise la dernière. Chaque jour, à midi, la radio capte l'appel, et les haut-parleurs, le répétant dans toute la Pologne, font vibrer dans l'espace le chant interrompu ...

A Cracovie même, dans cette église du Wawel qui garde les corps des rois de la Pologne et ses plus glorieux enfants, j'ai copié sur une tombe cette inscription : CONSILIA, RES GESTAE, MONUMENTA, MERITA, EXEMPLA, FAMA, MORTUUS UT MORIATUR NON PERMITTUNT. C'est un beau texte, qui s'applique à un homme d'Etat du XVII^e ou du XVIII^e siècle, Szyskowski, dont je ne sais rien. Mais elle est applicable à tous les grands peuples qui ont souffert, et premièrement à la Pologne qui a été pour cent cinquante ans mise au tombeau : *Les pensées, les actes, les mérites, les exemples, la gloire, ne permettent pas que mort il meure.*

Et voici que soudain je pense à cette Gdnya toute neuve qu'en arrivant j'ai refusé de voir, à ces trente kilomètres de travaux publics, quais, rails, magasins, maisons, tout cela fondé, érigé dans la boue, et le lointain passé m'éclaire la grandeur de l'effort d'aujourd'hui. Un instant je regrette la visite manquée, mais ce n'est qu'un instant. A Gdnya qu'aurais-je vu ? Des rails, pareils à tant d'autres. Mais je vois Cracovie, je comprends ce que signifie Gdnya, l'amour qu'ici on a pour elle et l'orgueil qu'elle inspire. L'une et l'autre ville sont pour cette Pologne comme deux mains pathétiques, l'une cramponnée à cette butte, ce Wawel, acropole, Westminster des steppes, et de toutes ses forces retenant un long passé. Gdnya, c'est l'autre main qui là-haut, dans l'eau, la boue de la Baltique, cherche la mer, l'air, les échanges de l'univers.

(D. Halévy, *Le Voyage polonais*, 1933)

IV-HABITANTS

DES POLONAIS EN GÉNÉRAL

Il y a chez le Slave un côté enfant, comme chez tous les peuples primitivement sauvages, et qui ont plutôt fait irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. Cette race s'est répandue comme une inondation, et a couvert une immense surface du globe. Elle y habite des déserts où les espaces sont si vastes, qu'elle s'y trouve à l'aise ; on ne s'y coudoie pas, comme en Europe, et la civilisation est impossible sans le frottement continu des esprits et des intérêts. L'Ukraine, la Russie, les plaines du Danube, le peuple slave enfin, c'est un trait d'union entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et la barbarie. Aussi le Polonais, la plus riche fraction du peuple slave, a-t-il dans le caractère les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes. Il possède le courage, l'esprit et la force ; mais, frappés d'inconsistance, ce courage et cette force, cet esprit, n'ont ni méthode ni esprit, car le Polonais offre une mobilité semblable à celle du vent qui règne sur cette immense plaine coupée de marécages : s'il a l'impétuosité des chasse-neiges, qui tordent et emportent des maisons, de même que ces terribles avalanches aériennes, il va se perdre dans le premier étang venu, dissous en eau. L'homme prend toujours quelque chose des milieux où il vit. Sans cesse en lutte avec les Turcs, les Polonais en ont reçu le goût des magnificences orientales ; ils sacrifient souvent le nécessaire pour briller, ils se parent comme des femmes, et cependant le climat leur a donné la dure constitution des Arabes. Aussi, le Polonais, sublime dans la douleur, a-t-il fatigué les bras de ses oppresseurs à force de se faire assommer, en recommençant ainsi, au XIXe siècle, le spectacle qu'ont offert les premiers chrétiens. Introduisez dix pour cent de sournoiserie anglaise dans le caractère polonais, si franc, si ouvert, et le généreux aigle blanc régnerait aujourd'hui partout où se glisse l'aigle à deux têtes. Un peu de machiavélisme eût empêché la Pologne de sauver l'Autriche, qui l'a partagée ; d'emprunter à la Prusse, son usurière, qui l'a minée, et de se diviser au moment du premier partage. Au baptême de la Pologne, une fée Carabosse, oubliée par les génies qui dotaient cette séduisante nation des plus brillantes qualités, est sans doute venue dire : " Garde tous les dons que mes sœurs t'ont dispensés, mais tu ne sauras jamais ce que tu voudras ! " Si, dans son duel héroïque avec la Russie, la Pologne avait triomphé, les Polonais se battraient entre eux aujourd'hui comme autrefois dans leurs diètes pour s'empêcher les uns les autres d'être roi. Le jour où cette nation, uniquement composée de courages sanguins, aura le bon sens de chercher un Louis XI dans ses entrailles, d'en accepter la tyrannie et la dynastie, elle sera sauvée.

(H. de Balzac, *La Cousine Bette* LXI., 1846)

V-HOMMAGE

COPERNIC

L'année 1543, année de la publication du *De Revolutionibus Orbium Coelestium* et celle de la mort de son auteur, Nicolas Copernic, marque une date importante dans l'histoire de la pensée humaine. On est tenté de considérer cette date comme signifiant « la fin du moyen âge et le commencement des temps modernes », parce que, bien plus que la conquête de Constantinople par les Turcs ou la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, elle symbolise la fin d'un monde et le commencement d'un autre. Je me demande toutefois s'il ne faut pas aller plus loin encore : en effet, la coupure déterminée par Copernic ne marque pas seulement la fin du moyen âge. Elle marque la fin d'une période qui embrasse à la fois et le moyen âge et l'antiquité classique, car c'est seulement depuis Copernic que l'homme n'est plus au centre du monde et que le Cosmos n'est plus ordonné autour de lui.

Il est très difficile, de nos jours, de comprendre et d'apprécier dans leur grandeur effective, l'effort intellectuel, l'audace et le courage moral représentés par l'œuvre de Copernic. Pour le faire, il nous faudrait oublier le développement intellectuel de quelques siècles ; nous devrions nous efforcer de retourner en arrière vers la certitude naïve et confiante avec laquelle le sens commun accepte l'évidence immédiate de l'immobilité de la Terre et du mouvement des cieux. En fait, même ce retour en arrière ne serait pas suffisant : nous devrions pouvoir ajouter à la force de cette évidence le poids d'un triple enseignement, scientifique, philosophique et théologique, d'une triple tradition, et de la triple autorité du calcul, du raisonnement, de la révélation. C'est alors seulement que nous serions capables de nous rendre compte de l'incomparable hardiesse de la pensée copernicienne qui arracha la Terre de ses fondements et la projeta dans les cieux.

S'il est difficile et même impossible pour nous de comprendre la grandeur de l'œuvre de Copernic sans accomplir l'effort d'imagination que je viens d'esquisser, il est tout aussi difficile de saisir l'étrange et profonde impression que la lecture de son œuvre ne pouvait manquer de produire sur ses contemporains ; la destruction d'un monde que tout -science, philosophie, religion- représentait comme centré sur l'homme et crée pour lui, l'écroulement de l'ordre hiérarchique qui, en opposant le monde sublunaire aux cieux, les unissait dans et par cette opposition même. Le choc était trop fort. Cette nouvelle conception du monde semblait trop insensée pour être prise au sérieux (...). Aussi, dès 1539, c'est-à-dire *avant* la publication du *De Revolutionibus* de Copernic et même de la *Narratio Prima* de Rheticus, Luther, renseigné sans doute par la rumeur, condamna-t-il durement la doctrine nouvelle ; Philipp Melanchton, en 1541, ayant lu la *Narratio*, le fit plus sévèrement encore. Chose curieuse, l'Eglise Catholique ne bougea pas. Ce ne fut que plus tard, bien plus tard, lorsqu'il devint clair que le coup porté au monde géocentrique et anthropocentrique était un coup mortel ; lorsque certaines de ses implications métaphysiques et religieuses furent développées dans les écrits de Giordano Bruno que le vieux monde réagit. Une double réaction : la condamnation de Copernic en 1616 et de Galilée en 1632 : tentative de supprimer la nouvelle conception du monde ; les *Pensées* de Pascal : tentative d'y répondre.

(A. Koyré, *Copernic et le bouleversement cosmique*, 1961)

KOŚCIUSZKO

La France offre à la Pologne, en gage d'une amitié plus forte que le destin, le portrait religieusement fidèle d'un homme cher à toutes deux, d'un des hommes les meilleurs qui aient honoré la nature humaine.

D'autres furent aussi vaillants, d'autres plus grands peut-être ou plus exempts de faiblesses, Kosciuszko fut, entre tous, *éminemment bon*.

C'est le dernier des chevaliers, -c'est le premier des citoyens (dans l'Orient de l'Europe). Le drapeau si haut porté de l'ancienne chevalerie polonaise, sa générosité sans bornes ni mesure, et par-delà la raison; un cœur net comme l'acier, et avec cela une âme tendre, trop tendre parfois et crédule; une douceur, une facilité d'enfant, -voilà tout Kosciuszko-. Un héros, un saint, un simple.

Plusieurs, et des Polonais même, dans leur austérité républicaine, d'un point de vue tout romain, ont jugé sévèrement ce héros du cœur et de la nature. Ils n'ont pas trouvé en lui le grand homme et la politique que demandait la situation terrible où la destinée le plaça. Appelé à la défense d'une cause désespérée, à la lutte la plus inégale, il accepta, crut au miracle, et comme un chevalier, un saint, embrassa magnanimement les deux chances, victoire ou martyre. Mais, quant aux moyens violents qui pouvaient donner la victoire, il ne fallait pas lui demander d'y avoir recours. Il ne prit pas l'âme de bronze qu'exigeait un tel péril. Il ne se souvint pas, disent-ils, qu'il était dictateur de Pologne, qu'il devait forcer la Pologne à se sauver elle-même, terrifier la trahison, l'égoïsme, l'aristocratie. Il se donna, ce fut tout, demanda trop peu aux autres, se contentant de mourir, les laissant à leurs remords, et s'enveloppant de sa sainteté.

Noble tort d'un cœur trop humain !... Ah ! nous aurions plus d'un reproche à faire à Kosciuszko, pour la douceur ou la tendresse. Il était confiant, crédule, se laissait prendre aisément aux paroles des femmes et des rois. Un peu chimérique, peut-être, d'une âme poétique et romanesque, amoureux toute sa vie (mais de la même personne), il suffisait d'un enfant pour le conduire, et lui-même il mourut enfant.

Ces défauts sont-ils ceux d'un homme ou ceux de la nation ? Nous les retrouvons bien des fois dans les héros de son histoire. Il ne faut pas trop s'étonner si le grand citoyen moderne n'en est pas moins de leur famille. S'il eût été autre, il n'eût pas représenté d'une manière si complète toute l'âme de son noble pays. Je ne sais si ce sont des taches, mais il fallait qu'elles fussent en ce caractère. Nous l'aimons, même à cause d'elles, y reconnaissant l'antique Pologne ... Et nous t'embrassons d'autant plus, pauvre vieux drapeau !

Est-il sûr que Kosciuszko aurait sauvé la Pologne avec plus de rigueur civique ? J'en doute ; mais ce dont je suis sûr, c'est que la bonté extraordinaire, si grande, qui fut en lui, a eu des effets immenses, infiniment favorables à l'avenir de sa patrie. D'une part, elle lui a gagné le cœur de toutes les nations ; beaucoup sont restées convaincues que l'absolue bonté humaine s'est trouvée dans un Polonais. -D'autre part, en cette haute excellence morale, les classes diverses de la Pologne, si malheureusement séparées, ont trouvé un idéal commun et leur nouveau point d'union. Les nobles ont salué en lui le chevalier de la croisade, et les paysans, y trouvant le bon cœur et le bon sens, le dévouement du pauvre peuple, ont ressenti qu'il était leur, qu'il fut la Pologne elle-même.

Le jour où cet homme de foi, menant ses bandes novices contre l'armée russe, aguerrie, victorieuse, laissa là toutes les routines et l'orgueil antique, laissa la noble cavalerie, mit pied à terre et prit rang parmi les faucheurs polonais, ce jour-là une grande chose fut faite pour la Pologne et pour le monde. La Pologne n'était jusque-là qu'une noblesse héroïque ; dès lors ce fut une nation, une grande nation, et indestructible. L'impérissable étincelle de la vitalité nationale, enfouie si longtemps, éclata ; elle rentra au cœur du peuple, et elle y reste avec le souvenir de Kosciuszko ...

(J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, 1851)

CHOPIN

J'ai souvent entendu rapprocher Beethoven de Michel-Ange, Mozart du Corrège, de Giorgione, etc. Encore que ces comparaisons entre des artistes d'un art différent me semblent assez vaines, je ne puis me retenir de remarquer combien souvent s'appliquent également à Baudelaire les remarques que je puis faire au sujet de Chopin, et réciproquement. De sorte que, déjà plusieurs fois, parlant de Chopin, le nom de Baudelaire est venu tout naturellement sous ma plume. « Musique malsaine », disait-on des œuvres de Chopin. « Poésie malsaine », disait-on des *Fleurs du Mal*, et, je crois bien, pour les mêmes raisons. L'un et l'autre ont un semblable souci de perfection, une égale horreur de la rhétorique, de la déclamation et du développement oratoire ; mais je voudrais dire que je retrouve chez l'un et chez l'autre un même emploi de la *surprise*, et des extraordinaires raccourcis qui l'obtiennent.

Lorsque, au début de la *Ballade en sol mineur* et sitôt après l'introït, pour amener le thème principal qu'il reprendra dans différents tons et avec des sonorités nouvelles, après quelques indécises mesures en *fa* où seules la tonique et la quinte sont données, Chopin laisse inopinément tomber un *si* bémol profond qui modifie subitement le paysage comme le coup de baguette d'un enchanteur ; cette hardiesse incantatoire me semble comparable à quelque surprenant raccourci du poète des *Fleurs du Mal*. De plus, il me semble que Chopin, dans l'histoire de la musique, tient à peu près la place (et joue le rôle) de Baudelaire dans l'histoire de la poésie, incompris d'abord l'un comme l'autre, et pour de semblables raisons.

Ah ! qu'il est donc difficile de lutter contre une fausse image ! En plus du Chopin des virtuoses, il y a celui des jeunes filles. Un Chopin trop sentimental. Il l'était, hélas ! mais il n'était pas que cela. Oui, certes, il y a le Chopin mélancolique et qui même obtint du piano les plus désolés des sanglots. Mais, à entendre certains, il semble qu'il ne soit jamais sorti du mineur. Ce que j'aime et dont je le loue, c'est qu'à travers et par delà cette tristesse, il parvient pourtant à la joie ; c'est que la joie en lui domine (Nietzsche l'avait fort bien senti) ; une joie qui n'a rien de la gaîté un peu sommaire et vulgaire de Schumann ; une félicité qui rejoint celle de Mozart, mais plus humaine, participant à la nature, et aussi incorporée dans le paysage que le peut être l'ineffable sourire de la scène au bord du ruisseau dans la *Pastorale* de Beethoven. Avant Debussy et certains Russes, je ne pense pas que la musique ait encore jamais été aussi pénétrée de jeux de lumière, de murmures d'eau, de vent, de feuillages. *Sfogato*, inscrit-il ; aucun autre musicien a-t-il jamais usé de ce mot, eut-il jamais le désir, le besoin d'indiquer cette aération, cette bouffée de brise, qui vient, interrompant le rythme, inespérément rafraîchir et parfumer le milieu de sa barcarolle ?

Que les propositions musicales de Chopin sont simples ! Rien de comparable ici avec ce qu'un autre musicien avait jamais fait avant lui ; ceux-ci (j'en exclus Bach pourtant) partent d'une émotion comme un poète qui cherche ensuite les mots pour l'exprimer. A la manière de Valéry, qui, tout au contraire, part du mot, du vers, Chopin, en parfait artiste, part des notes (c'est aussi là ce qui faisait dire qu'il « improvisait ») ; mais plus que Valéry, il laisse aussitôt une émotion toute humaine envahir cette très simple donnée, qu'il élargit jusqu'à la magnificence.

Oui, Chopin, cela est très important à dire, se laisse conduire et conseiller par les notes ; on dirait qu'il médite sur la puissance expressive de chacune. Il sent que telle note ou telle double note, tierce ou sixte, change de signification suivant sa position dans la gamme et, par une modification inespérée de la basse, soudain lui fait dire autre chose que ce qu'elle disait d'abord. C'est là qu'est sa puissance expressive.

(A. Gide, *Notes sur Chopin*, 1931)

MICKIEWICZ

On me demande une parole pour ce tombeau illustre. Le généreux fils du grand poète de la Pologne s'adresse à moi et me dit : Parlez de mon père. Parler de son père, parler de Miçkiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai ; c'est parler du droit dont il fut le soldat, du devoir dont il fut le héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur.

Miçkiewicz a été un évocateur de toutes les vieilles vertus qui ont en elles une puissance de rajeunissement ; il a été un prêtre de l'idéal ; son art est le grand art ; le profond souffle des forêts sacrées est dans sa poésie. Et il a compris l'humanité en même temps que la nature ; son hymne à l'infini se complique de la sainte palpitation révolutionnaire. Banni, proscrit, vaincu, il a superbement jeté aux quatre vents l'altière revendication de la patrie. La diane des peuples, c'est le génie qui la sonne ; autrefois c'était le prophète, aujourd'hui c'est le poète ; et Miçkiewicz est un des clairons de l'avenir.

Il y a de la vie dans un tel sépulcre.

L'immortalité est dans le poète, la résurrection est dans le citoyen.

Un jour les Peuples-unis d'Europe diront à la Pologne : Lève-toi ! et c'est de ce tombeau que sortira sa grande âme.

Oui, ce sublime fantôme, la Pologne, est couché là avec ce poète... Salut à Miçkiewicz ! Salut à ce noble endormi qui se réveillera ! Il m'entend, je le sais, et il me comprend. Nous sommes, lui et moi, deux absents. Si je n'ai, dans mon isolement et dans mes ténèbres, aucune couronne à donner au nom de la gloire, j'ai le droit de fraterniser avec une ombre au nom du malheur. Je ne suis pas la voix de la France, mais je suis le cri de l'exil.

(V. Hugo, *au Comité du monument de Mickiewicz*, 1867)

VI- LA VOIX DES POÈTES

La neige tombe de plus en plus dense et drue sur la ville dont les formes et les limites s'estompent ; étrangement cet épanchement de blancheur assombrit le ciel et la terre - une obscurité blême poudroie sur Wawel. Les reines et les rois, les chantres de la patrie aux cadavres magnifiés dans le porphyre et le marbre blanc poursuivent leur voyage immobile dans les limbes, dans un dépouillement infini.

*Ces austères vertus qu'un bruyant monde loue,
Ces hauts faits qu'en exemple à l'avenir on voue,
Le granitique honneur, la volonté d'acier,
N'auront point de valeur au Jugement dernier.*

*Les actes généreux qui nous firent célèbres
Etouffés de vivats - nous lâcheront d'un coup
Et, sans que nous sachions s'ils dépendaient de nous,
Seulement resteront les éclairs, les ténèbres.*

*Et notre profondeur livrera, cette fois,
Le péché qui fait peur, la vertu qui fait honte* ...*

Et la voix des poètes rôde dans le murmure si ténu de la neige ; leur voix s'est fondue, dispersée dans la neige, dans le vent, dans la pluie, les rayons de soleil, au fil des saisons, comme dans leurs corps, après des vies de lutte et souvent de misère, se sont effrités en cendres.

Un jour de juin 1927 le poète Jan Lechon a rapatrié les restes du poète Juliusz Slowacki depuis le cimetière de Montmartre où il avait été inhumé ; un autre jour de juin, en 1956, Jan Lechon s'est jeté du dixième étage d'un hôtel à New York. Et un jour de printemps en 1991 ses cendres furent ramenées en Pologne, et ce fut le poète-prêtre Janusz- Stanislaw Pasierb, celui qui voyait le Seigneur musarder le long des berges de la Vistule, qui prononça son homélie. Ainsi se saluent les poètes au seuil du silence.

Le passant qui frôle les ombres de tous ces disparus toujours mêlées au monde des vivants ne détient pas la clef des songes qui furent les leurs, il ne peut qu'effleurer les halos cendrés diffusés par ces songes. Les clefs, le dragon en est le gardien, et à chaque crachement de feu il se rit de ceux qui prétendent à la légère les avoir trouvées. Mais de ceux qui sondent avec patience l'histoire, font résonner le temps et les non-dits du temps sans rien trahir de leurs secrets, il ne se rit pas.

*Je te raconterai l'histoire,
celle qui n'est pas écrite
qui se présente rarement
à l'exhumation des rêves
comme preuve, j'apporte le silence
percé de part en part
c'est pourquoi je dis en baissant la voix
je te raconterai l'histoire*

*Mais ne la répète pas.***

(S. Germain, *Cracovie à vol d'oiseaux*, 2000)

* Jan Lechon, « Le Jugement dernier », in *Cramoisi, argent et noir*, trad. R. Legras, éd. La Différence-Orphée

** Jerzy Ficowski, poème du recueil *Missives secrètes*, trad. L. Rey, *Rebelles et Rêveurs*, éd. La Pensée sauvage

VII- POLONIA

Il existe deux Pologne. La première est la Pologne que nous connaissons tous, frontalière avec l'Allemagne, la République tchèque, la Slovaquie, l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie, la Russie. Il existe une seconde Pologne qui n'a pas de lieu, une Pologne utopique, faite des rêves des émigrants polonais. Cette seconde Pologne, c'est Polonia, le pays qui n'existe pas.

Polonia est peuplée de 16 millions de personnes dispersées sur le globe, dont la grande moitié aux États-Unis, surtout à Chicago. Le restant vit en Allemagne, au Brésil, en France, au Canada.

(P. Jimenes, *La Conquête de la Pologne*, 2005)

VIII- PÉRIPLIS

Depuis Varsovie, j'ai longé la Vistule sous un ciel très clair. Le fleuve est large, l'eau est verte. Avec la fonte des neiges, les rives sont un borbier. J'ai pris de petites routes. Il y a partout des maisons en bois, des hangars de briques rouges, des bois de bouleaux, des champs de betteraves ébloussées par un soleil un peu triste. C'est une plaine jaune, blanc, sillonnée de minuscules carrioles à pneus et de camions de marchandises qui foncent vers les zones industrielles. On s'enlise dans les faubourgs : parkings, cafétérias, hangars interminables. Puis le soir tombe, les brumes s'assemblent, il y a de soudains horizons glacés de rouge ; toutes les forêts s'embrasent, et les pins, les saules, les bouleaux font une coulée de plomb rougi sur les bords du fleuve. Les chantiers de barrage, les plate-formes et les usines d'électricité s'éclairent brutalement, avec des formes d'apocalypse. Puis c'est de nouveau la paix des pâturages, la joie de lumière des coquelicots, des bourgades de folklore avec des potagers brûlants, des châteaux perchés sur des collines souriantes, des églises en brique rousse. On se croirait dans les petits chemins clairs de la *Légende dorée*.

(...)

On a pris un tramway. On a traversé la Vistule. Au milieu du pont, j'ai eu un fou rire. Joie absurde de me trouver là, au milieu de rien. J'ai repensé à la phrase célèbre : « En Pologne, c'est-à-dire nulle part. » Voilà, j'étais enfin nulle part. L'année dernière, il y a eu un train que je n'ai pas pris ; puis, il y a quelques mois, j'en ai pris un pour Berlin. Et j'allais, toujours plus à l'est, voyageant vers le rien. J'ai dit ça à Lazlo : « Le voyage vers le rien. » Il a éclaté de rire, il me désignait des passants d'un air exalté : « Tu as vu ? » – puis il portait à sa bouche ce petit inhalateur bleu qu'utilisent les asthmatiques. Varsovie surgissait le long du tramway, avec ses immenses avenues métalliques, ses gros bâtiments de l'ère soviétique bardés d'affiches publicitaires, sa vieille tristesse grise et, plaqués sur cette tristesse, les slogans tapageurs des métropoles mondialisées. On est descendus à la station Muzeum Narodowe, juste devant l'ancien siège du Comité central du parti communiste : avant, on l'appelait la « Maison Blanche », m'a dit Lazlo. Il était tout content de retrouver sa ville. Il l'aimait autant qu'il la détestait. Selon lui, Varsovie, mille fois détruite, par les nazis, par les Russes, était maintenant dévastée par le Capital. Quand il prononçait le mot « Capital », il précisait en riant : « Avec un K. – Comme dans *Destruktion* ? ai-je dit. On a remonté la rue Nowy Swiat. On voulait boire encore une bière. On est entrés dans le premier bistro, c'était Starbucks Coffee. Oui, là on est vraiment nulle part, me disais-je – nulle part et partout : New York, Shanghai, Paris, Berlin – c'est le même décor d'abondance clinquante collé sur le manque. Pour Lazlo, rien n'a changé lorsqu'on est passé du communisme au capitalisme ; la domination a changé de forme, mais est restée la même, a dit Lazlo ; la domination, toujours, ne cherche qu'à se renforcer, a-t-il dit. Le propre de la domination, a dit Lazlo, est de chercher des formes pour accroître la domination : quand le capitalisme s'est avéré le meilleur moyen, pour la domination, de continuer, le communisme s'est changé en capitalisme. On a commandé deux autres bières et on a trinqué à la Pologne. On est allés de bistrot en bistrot, car Lazlo voulait me montrer sa ville et fêter notre entrée dans Varsovie. À partir de la rue Swietokrzyska, il y a une suite de cafés refaits à neuf, uniformément laqués noir et or, comme des firmes américaines ; puis de soudaines cours intérieures splendides aux murs écaillés, des balcons aux torsades baroques, qui donnent sur un coin d'ordures. Une avenue – la Marszalkowska -, entièrement composée de boutiques de prêt-à-porter aux vitrines luxueuses, de McDonald's gigantesques et de bijouteries de la taille de galeries commerciales. Puis, dans la rue à droite, des escaliers en éboulis qui ne mènent nulle part, des stèles de guingois au milieu de gravats, un petit panneau rouillé qui se perd dans les herbes. Les arbres, les parcs, les trottoirs, tout a l'air pris entre le monde de la misère et celui de l'arrogance nouvelle.

(Y. Haenel, *Cercle*, 2007)

Depuis Varsovie, il faut partir résolument vers l'est. Quelque deux cent kilomètres en suivant toujours direction Terespol. C'est une route toute droite et c'est un pays plat. D'ailleurs, Pologne, c'est ce que ça veut dire. Pole, les champs. Quand on dit simplement les champs, même chez nous autres, on voit de mornes étendues. Des champs qui seraient bombés, on dirait des collines. Des qui seraient creux, on dirait des vallons.

Mais cette platitude-là n'est pas maussade. Elle ne procure pas ce désarroi du vide où le regard porte aussi loin que l'horizon vaincu par la distance, quand il s'enfonce, échine courbée, dans la terre avec le ciel qu'on dirait qu'il prend appui dessus. Avec aussi cette lumière nerveuse des plaines qui ne fournirait pas à arroser toute cette surface monocorde et qu'elle se dépêcherait comme si elle craignait que la nuit ne la surprenne avant qu'elle n'ait réussi à vider toute l'énergie accumulée dans ses lampions. Avec de grands oiseaux de proie. Des buses et des milans à la queue fourchue, l'envergure déployée là-haut sur la tiédeur des courants. Pas un battement d'ailes dans leurs lents tournolements ascendants et leur œil en feu qui guette le moindre mouvement rampant de toute cette immobilité attentive.

Pour moi, le mot plaine désigne instinctivement l'avant Chartres, sur la nationale 10. Longtemps je suis passé par là pour aller jusqu'à Rouen via Evreux et je traversais ces grands espaces matinaux faits de labours, de blés naissants, blés en fleurs ou en épis ou alors chaumes dénudés. Là-bas, la terre est plate comme une galette blonde et la cathédrale est si haute qu'on n'en aperçoit que les toitures oxyde de cuivre. Elle est à droite, puis devant, puis derrière, posée sur les champs, étonnamment solitaire. Il n'y a pas de ville autour. Il y a les toits d'une cathédrale et il y a la plaine. C'est tout. Pendant des kilomètres, ce gros monstre verdâtre échoué sur les blés vous suit du regard.

Zola s'impose à l'esprit du passant.

Ça, c'est la plaine. Mais ça n'est pas la Pologne. Ici, quoique la géographie soit à cent quatre vingt degrés, elle est sans cesse interrompue, brisée menue et divertie par la forêt de pins et de bouleaux et les chemins y sont creux comme ceux de nos vieilles montagnes. À chaque entracte du boisement, se déroulent les prairies sillonnées d'une rivière que je me demande bien comment parce qu'une rivière, il lui faut une montagne quelque part pour prendre son élan et que celles-ci, fluettes comme des rus, ne semblent pas venir de si loin, du plein sud où il y a des montagnes. Ou alors elles naissent de la terre elle-même, une terre saturée de neige fondue. Et cette terre a une petite pente, forcément, pour que ruissellent les larmes du printemps.

(B. Redonnet, *Polska B Dzisiaj*, 2009)

IX- RETOUR AU PASSÉ

Varsovie.

Dans mon bureau, à Paris – une pile de photos -, parmi elles un minuscule instantané jauni, représentant quatre personnes – un couple et deux enfants, dont une fillette – chapeau à larges bords, jupe plissée – devant le monument aux combattants du ghetto de Varsovie. Autour, un amoncellement de ruines. Au dos de la photo, décembre 1948.

Ce monument est entouré maintenant d'une belle pelouse verte. À la place des ruines – des immeubles modernes. Dans cette ville, 400 000 Juifs environ en 1938, 30 % de la population totale. Nous marchons, le long des rues Gesia, Nowolipki, Zamenhof, Franciszkanska, Mila, Muranowska, Smocza, Krochmalna – vastes avenues aérées. Sous terre et en nous, le dédale des rues et ruelles juives :

En nous, les coins sombres, les couloirs dérobés, les fenêtres borgnes, les cours sales, les tripots et les auberges louches survivent. Nous avons beau marcher dans les vastes avenues d'une ville remise à neuf [...] tout au fond, nous frémissons encore, comme dans ces vieilles ruelles de misère. [...] La vieille juiverie sans air qui est en nous a plus de réalité que cette ville neuve [...] qui est autour de nous. Nous la traversons, éveillés mais comme dans un rêve : nous-mêmes ne sommes que des fantômes du temps passé.*

(...)

Se réfugier dans le cimetière juif de Varsovie. La partie la plus ancienne est en voie de restauration. Les premières travées sont entretenues : caveaux de famille ou de personnalités de l'entre-deux-guerres - on s'arrête devant le tombeau de I. L. Peretz et de An-Ski** devant les monuments érigés à des disparus pendant l'Occupation, aux combattants, aux résistants juifs. Puis on s'enfonce de plus en plus loin, parmi les stèles, debout comme des rangées d'hommes – un peuple de pierres. Mais la végétation gagne peu à peu sur lui. Et c'est bien ainsi. Je revois le cimetière de pêcheurs de Saint-Louis du Sénégal, sur une étroite bande de terre entre fleuve et océan - la Langue de Barbarie. Des tombes de sable. Aux quatre coins – des pieux qui tendent des filets de pêche. Quand le vent souffle, il emporte le sable. Il en va de même des tombes juives de Pologne. Peu à peu la terre les absorbe.

En 1937 déjà, I.J. Singer choisit de clore son roman *Les Frères Ashkenazi* sur un enterrement :

« Ce sable », grommelèrent des gens en se couvrant les yeux de la main devant cette poussière qui les poursuivait.
« Tout ce que nous avons bâti sur du sable ... »***.

(R. Ertel, *Voyage en Pologne*, 2003)

* G. Janouch, *Conversation avec Kafka* trad. de l'allemand p. 105 (Paris 1978)

** I. L. Peretz (1852-1915), écriv., fondateur litt. yiddish mod. et An-Ski (1863-1920), ethnol. et écriv. Yiddish

*** I. J. Singer, *Les Frères Ashkenazi*, trad. de l'américain p. 376 (Paris 1982)

X-*FINALE*

SYMPHONIE INACHEVÉE

- I Tu m'as très peu connu là-bas, sous le soleil du châtiment
 Qui marie les ombres des hommes, jamais leurs âmes,
 Sur la terre où le cœur des hommes endormis
 Voyage seul dans les ténèbres et les terreurs, et ne sait pas vers quel pays.
- C'était il y a très longtemps - écoute, amer amour de l'autre monde -
 C'était très loin, très loin - écoute bien, ma sœur d'ici-
 Dans le Septentrion natal où des grands nymphéas des lacs
 Monte une odeur des premiers temps, une vapeur de pommeraies de légendes englouties.
- Loin de nos archipels de ruines, de lianes, de harpes,
 Loin de nos montagnes heureuses.
 - Il y avait la lampe et un bruit de haches dans la brume,
 Je me souviens,
- Et j'étais seul dans la maison que tu n'as pas connue,
 La maison de l'enfance, la muette, la sombre,
 Au fond des parcs touffus où l'oiseau transi du matin
 Chantait bas pour l'amour des morts très anciens, dans l'obscur rosée.
- C'est là, dans ces chambres profondes aux fenêtres ensommeillées
 Que l'ancêtre de notre race avait vécu
 Et c'est là que mon père après ses longs voyages
 Était venu mourir.
- J'étais seul et je me souviens,
 C'était la saison où le vent de nos pays
 Souffle une odeur de loup, d'herbe de marécage et de lin pourrissant
 Et chante de vieux airs de voleuse d'enfants dans les ruines de la nuit.
-
- III Ecoute bien, ma sœur d'ici. C'était la vieille chambre bleue
 De la maison de mon enfance.
 J'étais né là.
 C'est là aussi
- Que m'apparut jadis, dans le recueillement de la vigile,
 Mon premier arbre de Noël, cet arbre mort devenu ange
 Qui sort de la profonde et amère forêt,
 Qui sort tout allumé des vieilles profondeurs
- De la forêt glacée et chemine tout seul,
 Roi des marais neigeux, avec ses feux follets
 Repentis et sanctifiés, dans la belle campagne silencieuse et blanche :
 Et voici les fenêtres d'or de la maison de l'enfant sage.
- Vieux, très vieux jours ! si beaux, si purs ! c'était la même chambre
 Mais froide pour toujours, mais muette, mais grise.
 Elle semblait avoir à jamais oublié
 Le feu et le grillon des anciennes veillées.
- Il n'y avait plus de parents, plus d'amis, plus de serviteurs !
 Il n'y avait que la vieillesse, le silence et la lampe.
 La vieillesse berçait mon cœur comme une folle un enfant mort,
 Le silence ne m'aimait plus. La lampe s'éteignit.
- Mais sous le poids de la Montagne des ténèbres
 Je sentis que l'Amour comme un soleil intérieur
 Se levait sur le vieux pays de la mémoire et que je m'envolais
 Bien loin, bien loin, comme jadis, dans mes voyages de dormeur.
-

ANNEXES

LE PAYS DE NOTRE ENFANCE

.....
 Dans tous les temps passés, dans les temps à venir
 Pour nous autres, partout hôtes indésirables,
 Un seul pays au monde est encore capable
 D'offrir aux Polonais un havre de bonheur :
 Celui de notre enfance ! Aucun espoir trompeur
 Ne l'a sapé pour lors, le torrent de l'histoire
 Ne l'a point déformé, point terni la mémoire
 Des fautes, des erreurs ; il gardera toujours
 La sainte pureté des premières amours.
 Cette terre, avec joie évoquée en mes songes,
 Où je n'ai pas connu l'amertume qui ronge,
 M'a vu verser, enfant, bien rarement des pleurs.
 Le monde était pour nous une prairie aux fleurs
 A nos yeux éblouis toutes belles, plaisantes ;
 Rejetant loin de nous les plantes malfaisantes,
 Des utiles non plus nous n'avions pas souci.

Or ce pays heureux, si pauvre, si petit,
 N'appartenait qu'à nous comme au Bon Dieu le monde ;
 Je n'ai rien oublié des choses à la ronde,
 Je revois les enclos des voisins, leurs maisons,
 Le superbe tilleul aux vastes frondaisons
 Sous son ombre abritant la troupe tout entière
 Des enfants du village à qui la moindre pierre,
 Les sources, les recoins étaient si familiers !

Seuls restent aujourd'hui de solides alliés,
 De fidèles amis, les fils de cette terre ;
 Si quelqu'un de là-bas, mère, parent ou frère
 Ou bon voisin partait, comme on parlait de lui,
 Comme on traînait longtemps le deuil et les ennuis !
 Le serviteur se sent des attaches profondes
 Pour son maître là-bas ; en aucun lieu du monde,
 On ne voit femme autant liée à son époux.
 Les regrets du soldat pour ses drapeaux chez nous
 Durent bien plus qu'ici ceux du fils pour un père ;
 On a pour un chien mort plus de larmes sincères
 Que n'en accorde ici le peuple à son héros.

.....
 (Mickiewicz, *Pan Tadeusz*, Épilogue trad. R. Bourgeois)

LORSQUE LA NUIT PROFONDE...

Lorsque la nuit profonde rend les choses muettes,
L'esprit plein de ferveur, je m'élève vers le ciel,
Et, les bras levés à la rencontre du soleil,
Je vole, embrasé par ses scintillantes facettes.

Au dessous de moi, tout est nuit, sommeil et tristesse ;
Au loin, sur la Pologne, l'aube allume ses feux,
Le bon paysan attelle à la charrue ses bœufs,
En priant. J'implore aussi, là-haut, dans l'allégresse.

Au-dessus de moi, des myriades d'étoiles brillent ;
Parfois, celle où j'enfonce profondément mes yeux,
Vogue vers la Pologne et en rayons s'éparpille ;

Parfois, comme un rustre lithuanien, j'ai foi en Dieu :
O prière, tel un ange, bêche un pan des cieux
Pour, de l'esprit vivace, semer le grain fertile.

(J. Słowacki, trad. M. Manoll)

LE PIANO DE CHOPIN

I

J'étais chez toi ces jours avant-derniers
de la trame inachevée encore,
pleins comme la légende,
pâles comme l'aurore,
quand la fin de la vie se fait commencement et tout bas murmure :
« *Je ne vais pas t'abîmer, moi, -non !- Te susciter.* »

II

J'étais chez toi, ces jours avant-derniers,
quand, de minute en minute, de plus en plus, tu te prenais à ressembler
à la lyre qui, des mains d'Orphée, tomba,
et le choc de la chute fut égal à son chant :
quatre cordes soudain réveillées
se mirent à parler entre elles
deux à deux -deux à deux-
et tout bas s'interrogeaient :
« *Est-ce lui qui commence ?
Lui qui frappe la note ?
Si grand Maître qu'il peut jouer
lors même que loin de lui
il nous rejette ?* »

III

J'étais chez toi, ces jours-là, Frédéric,
toi dont la main, par sa blancheur
d'albâtre et son aisance et sa désinvolture,
par son ondoyant toucher de plume d'autruche,
se confondait sous mes regards avec le clavier
d'ivoire...
Et tu étais pareil à cette forme que,
du sein des marbres,
sans les frapper,
fait surgir le ciseau
du génie, -l'éternel Pygmalion.

IV

Dans ce que tu jouais, de connivence avec la note, et qui se joue toujours
et dans ce qui toujours s'y dit et se dira,
bien que la résonance en soit autre,
nouveau l'écho
et différents les accords
des accords que bénissait ta main,
dans ce que tu jouais il y avait, oh ! une simplicité
de perfection péricléenne,
comme si quelque vertu antique,
pénétrant dans ta maison de mélèze à la campagne
et se parlant à elle-même, avait murmuré :
« *Je viens de renaître au ciel,
la porte m'est une harpe,
le sentier un ruban...
Je vois l'hostie à travers le blé pâle...
Déjà Emmanuel habite
sur le Tabor !* »

V

Et la Pologne était là, au zénith
de la toute-Perfection des Temps,
saisie par l'arc-en-ciel de l'extase,
cette Pologne des Charrons Transfigurés,
telle qu'en elle-même
or et abeille...
(Ah je l'aurais reconnue aux confins extrêmes de l'être !...)

.....
(C.K. Norwid, trad. J. Cassou)

SOURCES

- Apollinaire G. Brouillon de *Zone* in M. Décaudin, *Le Dossier d' « Alcools »*, Paris 1960
- Claudé P. *La Cantate à trois voix* in *Œuvre Poétique*, Pléiade, Paris 1957
- Vautrin H. *La Pologne du XVIII^e siècle vue par un précepteur français*, Paris 1966
- Marmier X. *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, Paris 1843
- Halévy D. *Courrier d'Europe*, Paris 1933
- Balzac H. de *Comédie humaine* t. VII, *La Cousine Bette*, Pléiade, Paris 1977
- Koyré A. *La Révolution astronomique*, Paris 1961
- Michelet J. *Œuvres complètes* t. XVI, Flammarion, Paris 1980
- Gide A. *Notes sur Chopin*, Gallimard 2010
- Hugo V. *Œuvres complètes* t. 13, Le Club français du Livre, Paris 1969
- Germain S. *Cracovie à vol d'oiseaux*, Éditions du Rocher 2000
- Jimenes P. *La Conquête de la Pologne*, Flammarion 2005
- Haenel Y. *Cercle*, Gallimard 2007
- Redonnet B. *Polska B Dzisiaj*, Publie.net 2009)
- Ertel R. *Brasier de mots*, Liana Levi 2003
- Milosz O. V. de L. *Œuvres complètes* II Poésies II, *Symphonies*, Paris 1960 ; *Poésie*/Gall. 99
- Mickiewicz A. *Pan Tadeusz* (trad. R. Bourgeois), Les Éditions Noir sur Blanc, 1992
- Słowacki J. *Anthologie de la Poésie polonaise* (C. Jelenski), L'Age d'Homme 1981
- Norwid C. K. *ibidem*

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	Le Pays vu par les <i>Écrivains français</i> et les <i>Peintres polonais</i>	1	
PRÉSENTATION	<i>La Pologne des Écrivains français</i>	2	
<i>OUVERTURE</i>	G. APOLLINAIRE	3	
I <u>PASSÉ</u>	P. CLAUDEL	4	
II <u>PAYSAGE</u>	H. VAUTRIN		
	EAUX	5	
	TERRE	6	
	VILLAGES	8	
III <u>VILLES</u>	D. HALÉVY	9	
	VARSOVIE	10	
	VILNO	11	
	CRACOVIE	13	
IV <u>HABITANTS</u> POLONAIS	H. DE BALZAC	15	
V <u>HOMMAGE</u>			
	COPERNIC	A. KOYRÉ	16
	KOŚCIUSZKO	J. MICHELET	17
	CHOPIN	A. GIDE	18
	MICKIEWICZ	V. HUGO	19
VI <u>VOIX DES POÈTES</u>	S. GERMAIN	20	
VII <u>POLONIA</u>	P. JIMENES	21	
VIII <u>PÉRIPLÉS</u>	Y. HAENEL	22	
	B. REDONNET	24	
IX <u>RETOUR AU PASSÉ</u>	R. ERTEL	25	
X <i>FINALE</i>	O. V. DE L. MIŁOSZ	26	
ANNEXES	A. MICKIEWICZ (R. BOURGEOIS)	27	
	J. SŁOWACKI (M. MANOLL)	28	
	C. NORWID (J. CASSOU)	29	
SOURCES		30	
SOMMAIRE		31	